

Quand il faut y aller, faut y aller

Un film de propagande:
"We were soldiers" de Randall Wallace

"We were soldiers" raconte la bataille de "la Drang" qui eut lieu en novembre 1965 dans le sud du Vietnam et constitua l'un des premiers grands affrontements entre les Américains et les Vietcongs. La première partie du film est consacrée à la vie de famille dans la base militaire de Fort Benning en Géorgie. L'action se concentre ensuite sur le champ de bataille et le film se présente comme un hommage aux victimes de celle-ci, Américains et Vietcongs confondus. Mais derrière le masque politiquement correct, "We were soldiers" n'est rien d'autre qu'un retour au bon vieux cinéma de propagande made in USA.

On ne peut pas tout mettre sur le dos du 11 septembre. La vague de films 'patriotiques' américains, tel que les dénonçait dans le dernier numéro de 'forum' George Monbiot ne trouve pas directement son origine dans l'attaque de Ben Laden puisque les longs métrages qui sortent aujourd'hui ont été réalisés en amont de ces événements. Le tournage de "We were soldiers" a commencé en mars 2001. La pré-production a en conséquence démarré durant l'année 2000, en pleine campagne présidentielle américaine. Après les deux mandats de Clinton, l'Amérique devait se choisir un nouveau chef. Or, le film de Randall Wallace (auteur des scénarios de "Braveheart" et "Pearl Harbor") pose explicitement la question: qu'est-ce qu'un bon leader? Et il répond sans hésiter: Un bon leader est pareil à un bon père.

"Comment peut-on être à la fois père de famille et officier?" demande au lieutenant-colonel Hal Moore (Mel Gibson) le lieutenant Geoghean (Chris Klein) dans le décor hautement symbolique d'une église et alors qu'ils sont tous les deux agenouillés devant le Christ en croix. "J'espère que le fait d'être bon dans l'une de ces fonctions me rendra meilleur dans l'autre" répond Moore. Et vice-versa, est-on tenté d'ajouter.

"En cas de crise l'Amérique (...) fait appel à une figure paternelle" écrit Michel Cieutat dans "Les grands thèmes du cinéma américain"¹. C'est exactement le rôle qu'assume ici le personnage

de Hal Moore qui promet aussi à ses hommes: "Je serai le premier à poser le pied sur le champ de bataille et le dernier à en repartir", promesse que le film mettra en scène très littéralement et avec beaucoup de pathos.

Un genre à part: le film sur la guerre du Vietnam

"We were soldiers" s'insère dans un genre très précis, celui du film sur la guerre du Vietnam qui connut son heure de gloire dans les années 70 et 80. Ce véritable sous-genre du film de guerre classique a décrit les blessures physiques et psychiques des vétérans ("Taxi Driver", "Coming Home", "Born on the 4th of July") ou représenté ces derniers comme des hommes que la guerre a transformés en machines à tuer ("Rambo"). Il a aussi abordé le conflit sous l'angle mythologique ("Deer Hunter", "Apocalypse Now") ou bien essayé, avec plus ou moins de rigueur, de montrer les combats de la façon la plus réaliste possible ("Platoon", "Hamburger Hill"). D'autres encore ("Missing in Action", "Rambo 2") ont essayé de surmonter le traumatisme en retournant au Vietnam pour y libérer d'hypothétiques prisonniers de guerre. Mais tous ces films, et quelle que soit la sensibilité politique de leur auteur, avaient en commun de montrer la guerre du Vietnam comme une erreur, une guerre dans laquelle l'Amérique s'était rendue coupable, moins vis-à-vis des Viet-





namiens que des Américains eux-mêmes. Coupable d'avoir bombardé des civils vietnamiens et envoyé les 'boys' dans une guerre honteuse et qu'en plus ils allaient perdre, coupable aussi d'avoir trahi l'idéal américain et la foi des Américains dans la supériorité militaire et surtout morale de leur pays. Dans tous ces films, il y a aussi, de la part d'au moins un des protagonistes, une fascination pour la violence et la guerre et la tentation de basculer de l'autre côté, le colonel Kurtz étant celui qui ira le plus loin dans cette voie (dans "Apocalypse Now"). Or, et c'est peut-être le plus douteux dans l'entreprise, "We were soldiers" fait comme si tous ces films et la longue crise de la société américaine qui a suivi la guerre, n'avaient jamais existé.

Le vrai lieutenant-colonel Hal Moore a écrit son livre autobiographique "We were soldiers once and young – Ia Drang, the battle that changed the war in Vietnam" parce qu'il estimait que la réputation des soldats américains avait été traînée à tort dans la boue au Vietnam. Aujourd'hui, Mel Gibson (qui a coproduit "We were soldiers") lui emboîte le pas: "C'est Hollywood qui est responsable de l'image négative de la guerre du Vietnam. Les films se sont focalisés avec cynisme sur certains aspects de ce qui s'est – ou ne s'est pas – passé là-bas. La consommation de drogue, les massacres de bébés, les barjos... Bien sûr qu'il y a eu des atrocités – il y en a dans toutes les guerres. Mais "We were soldiers" donne une image plus vraie de l'état d'esprit et du cœur des soldats..."².

Le film se présente donc comme un hommage aux hommes qui sont morts dans la bataille de la rivière Drang. De façon très politiquement correcte, un panneau nous informe que cet hommage s'étend aux Vietcongs et le film fait ensuite de son mieux pour conférer un semblant de personnalité à au moins deux d'entre eux. Le moins qu'on puisse dire est que l'image d'un aspirateur passant sur un tapis juste après la scène montrant l'attaque des Vietcongs réduit cette bonne intention affichée des auteurs à néant!

Là n'est pourtant pas le plus grave. L'ennemi est rarement présenté de façon nuancée dans un film de guerre. Mais autrefois, les Américains allaient à la guerre, y compris à celle du Vietnam, pour une raison, bonne ou mauvaise. Pour sauver le monde du communisme comme John Wayne ("Green Berets"), ou pour se prouver qu'ils étaient des hommes comme Oliver Stone ("Pla-

toon"). Dans "We were soldiers" le mot "communisme" n'est, sauf erreur, pas prononcé une seule fois et les hommes n'ont pas demandé à se battre. A sa petite fille qui lui demande ce qu'est la guerre, Hal Moore explique en prenant un visage grave que la guerre est une mauvaise chose mais que, puisqu'elle existe, les soldats comme papa doivent parfois aller se battre. Pas un mot n'est dit des raisons de la guerre, de ses origines, de ses enjeux ou de ses conséquences. On ne saura pas ce que font les Américains au Vietnam ni pourquoi ils y sont allés. De ce point de vue, le film suit la même stratégie que "Black Hawk Down" sur la débâcle américaine à Mogadiscio (dans lequel seuls quelques panneaux expliquaient très vaguement la situation). La guerre existe comme une fatalité, un 'Mal' venu d'on ne sait où. Ce genre d'approche n'est sans doute pas fait pour déplaire à George Bush Jr. car, si la guerre est due au 'Mal', il ne sert à rien de se poser des questions à son sujet, on ne peut que la faire et, le cas échéant, y mourir le plus héroïquement possible. "Je suis heureux de donner ma vie pour mon pays" râle le premier soldat qui meurt. Le film se garde bien d'expliquer en quoi son sacrifice servira son pays.

Dans "We were soldiers", il est beaucoup insisté sur le fait que, dans la bataille, les soldats sont surtout concernés par le sort de leur camarade. Nous nous battons pour celui qui se trouve à nos côtés, est à peu près le credo, exprimé d'ailleurs de façon exactement similaire dans "Black Hawk Down". Le bataillon est une grande famille. La solidarité dans le groupe remplacerait donc le patriotisme, valeur sans doute jugée trop abstraite ou galvaudée pour le jeune public d'aujourd'hui. Curieusement, "We were soldiers" ne prend pourtant même pas la peine, à deux ou trois exceptions près, de nous faire connaître les personnages. Conclure que le film ne défend pas des valeurs patriotiques, comme l'ont font beaucoup de critiques américains³, ne serait d'ailleurs pas seulement en contradiction avec ce qui vient d'être dit plus haut, mais reviendrait également à fermer les yeux sur plusieurs éléments explicites.

Mieux que Custer

Bien que situé au Vietnam en 1965, le film est mis en scène comme un western. La situation (les Américains encerclés par les Vietnamiens) est la même. De plus, Moore commande le 7e de cavalerie et c'est aussi le 7e de cavalerie que dirigeait le général Custer quand il a entraîné ses soldats dans la bataille de Little Big Horn où ils furent tous massacrés (les chevaux ont entre-temps été remplacés par les hélicoptères). Le sort de celui qui fut donc son ancêtre direct hante Moore qui vit dans l'obsession de répéter

"We were soldiers" fait comme si tous les films sur la guerre du Vietnam et la longue crise de la société américaine qui a suivi la guerre, n'avaient jamais existé.

la même erreur. En faisant un film sur une victoire américaine (même amère), Randall Wallace non seulement fausse l'image de ce que fut la guerre du Vietnam, mais il rachète de plus insidieusement ce qui reste dans l'histoire comme l'un des moments les moins glorieux de l'armée US. Comme le remarque le sergent-major Plumley: comparé à Hal Moore, "Custer was a pussy"! Troisième bonus: Wallace démontre la supériorité de l'armée américaine sur la française qui, elle, s'était lamentablement fait massacrer des années plus tôt dans la même région, ce que ne manque pas de souligner le film au début.

Dans son livre "A Bright Shining Lie" ⁴ (prix Pulitzer 1989), le journaliste Neil Sheehan fait le récit minutieux de la guerre au Vietnam. Sheehan fut directement témoin d'une partie de la bataille de Ia Drang; il est donc intéressant de considérer son point de vue. La description qu'il en fait correspond assez exactement à ce que montre le film, y compris le refus de Moore de partir en laissant des soldats derrière lui. Il confirme aussi que Moore a gagné 'sa' bataille seulement... l'histoire ne s'arrête pas là. Ce que ne dit pas le film, c'est que Moore, après avoir récupéré les corps de ses hommes, accepta d'être relevé. Un autre bataillon du 7e de cavalerie, commandé par un officier moins prudent que Moore, tomba dans une embuscade des Vietcongs. 151 Américains furent tués et 121 blessés. Et Sheehan écrit: "Le 7e de cavalerie connut le même sort que le régiment de Custer à la bataille de Little Big Horn. En ce 17 novembre 1965, l'histoire se répète, devait déclarer un survivant". Randall Wallace essaie de nous persuader exactement du contraire!

Le film fait un usage relativement modéré du drapeau américain, symbole dont d'autres productions hollywoodiennes usent et abusent au point que les journalistes ont inventé un mot pour caractériser le phénomène: "flag-waving". Dans "We were soldiers", il n'y a qu'un drapeau miniature mais son utilisation n'est pas moins claire. Cela se passe après le départ de Moore. Un tout petit drapeau en piteux état, du genre de ceux que l'on distribue aux enfants à l'occasion des visites officielles, est resté planté sur le tronc d'un arbre. Le commandant vietcong - qui a dirigé la bataille de son QG, par opposition à Moore qui s'est mis en danger avec ses hommes - arrive, l'arrache, le contemple... et le replante dans le tronc avec un certain respect! Il a compris que les Américains vont revenir.

Outre le recours à la religion assez choquant aux yeux d'un spectateur européen (Moore prie Dieu de l'aider à tuer autant de Vietcongs que possible), le film utilise aussi de façon particulièrement pernicieuse un personnage familier du cinéma américain: le journaliste. Dans le cinéma

hollywoodien, celui-ci peut être une figure positive ou négative selon les films, mais il est toujours foncièrement individualiste. Qu'un journaliste se définisse d'emblée, comme le fait ici Joseph Galloway⁵, comme un soldat par essence ("tous les hommes de ma famille se sont battus dans l'armée américaine") et le journalisme comme une autre façon de faire le même métier, est nouveau. Le film ne s'en contente pas mais montre en gros plan le journaliste qui échange très symboliquement son appareil photo contre un fusil et participe à la bataille.



Faut-il rappeler que les médias ont largement contribué à l'époque à rendre impopulaire la guerre jusqu'à contraindre le gouvernement à quitter le Vietnam? Dorénavant, les journalistes seront sans doute priés de faire leur devoir de soldat et éventuellement de 'rendre hommage aux Américains tombés sur le champ de bataille' mais il sera mal vu de poser des questions, de remettre en cause des choix politiques ou simplement de chercher à reconstituer la vérité des faits. Hollywood, pour sa part, semble en tout cas avoir réappris à marcher au pas!

Viviane Thill

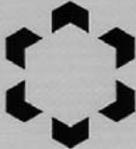
¹ Ed. du Cerf, collection 7e art, Paris 1988, p. 148.

² Interview dans le New York Dailies, cité dans Télérama (17 avril 2002), p.42.

³ y compris ceux qui affichent généralement un certain esprit critique vis-à-vis de ce genre de productions; en revanche, la presse cinématographique européenne paraît dans son ensemble allergique au patriotisme exacerbé à l'œuvre dans le film.

⁴ traduction française: "L'innocence perdue - Un Américain au Vietnam", éd. du Seuil, Paris 1990.

⁵ Le vrai Galloway est le co-auteur du livre de Hal Moore "We were soldiers..."



POLYGONE

Les polyvalents

- Déblayage et démolitions
- Nettoyage de chantiers et de bâtiments
- Entretien d'alentours
- Location / vente de conteneurs de bureau
- Vente / pose de clôtures
- Location de toilettes mobiles DIXI

Vous avez besoin d'un coup de main? Appelez Polygone!

49 20 05

Polygone S.à r.l.
16, route de Thionville
L-2610 Luxembourg
Téléphone 49 20 05
Fax 40 57 61

www.polygone.lu